

Depuis le Sud profond... j'ai observé Haïti

Avec l'aimable autorisation d'Ania Colón. Traduction Virginie Boussonnière.
Publié par Ania Colón le 23 janvier 2010

J'ai eu la chance de vivre dans la province de Bahoruco, à deux heures à peine de la frontière avec Haïti. Mes expériences de vie dans la région m'ont amenée à me forger une nouvelle opinion par moi-même et à mettre en lumière mon ignorance vis-à-vis du peuple haïtien.

Alors que je profitais du paysage montagneux de la chaîne de Bahoruco, avec ses tombées du jour illuminées d'un spectre de lumières rougeâtres et aussi étendu que la chaîne elle-même, je me demandais : pourquoi, dans ce pays, l'ouest n'existe pas ? Pourquoi est-ce qu'on désigne et signale avec un gros lettrage de « Bienvenue dans le Sud profond » toutes les provinces qui sont situées à l'ouest, une fois passé le « Puente de los Pilonos » ?

J'ai découvert petit à petit au cours de mes interactions toute la dure et belle réalité. L'Ouest est un essaim de cultures oubliées, avec des odeurs de canne, de sueur et de mangue. Avec l'odeur du sourire, car c'est là que s'épanouit le sourire le plus frais et le plus chaud ; avec l'odeur de la pauvreté, un dénominateur commun partagé par la région sucrière en question et par toute communauté située sur la chaîne de montagnes ; avec l'odeur de l'espoir et de la douleur. Là cohabitent des émigrants haïtiens, dominicains et leurs descendants dans un paysage des plus sauvages, parmi les arbres, les fleurs et les iguanes. Tous partagent le même soleil ardent, la même poussière sèche soulevée par les vents du Carême, les eaux tièdes et sulfureuses de La María, La Zurza, Cachón de Jaragua ou Boca de Cachón de Jimaní, le goût du raisin de Neiba, la même pauvreté, le même oubli.

Chaque mercredi ou samedi survient une rencontre entre les hommes et les femmes sur le « marché ». Les Haïtiens arrivent par camion pour participer à l'immense échange d'articles et de marchandises diverses ; ils viennent avec leurs rêves pour les partager avec les Dominicains. Un évènement intime où se manifestent les expériences les plus diversifiées, avec un créole nécessaire et occulté par les nouvelles générations, afin de ne pas se voir stigmatisées et oubliées comme le sont leurs ancêtres et leurs descendants, comme si ce n'était pas suffisant de se faire dire, à bord de la « guagua » (transport en commun local) en direction de Santo Domingo : « Hé, la Blonde, montre-moi tes papiers ».

À l'âge de 9 ans, j'ai connu un émigrant haïtien, que mon père avait justement ramené chez nous. Je me souviens de Pierre, comme il disait s'appeler, comme d'un homme travailleur et tendre, très éduqué et respectueux. Il rêvait de cumuler un peu d'argent grâce à son travail, d'acheter quelques affaires puis de retourner rejoindre sa famille en Haïti.

C'est de lui que j'ai appris les seuls mots que je connais en créole : « peti » et « gazon » (je les écris de la façon dont je me souviens de leur prononciation). Je me souviens que Pierre était aussi humain que les membres de ma famille ; il avait des illusions, il parlait et chantait dans une langue qui sonnait curieusement à mes oreilles mais que je n'ai jamais eu d'intérêt à connaître.

Le 12 janvier, alors que j'embrassais, terrorisée, mes filles suite à une forte secousse qui, finalement, s'est avérée résulter d'un tremblement de terre en Haïti, je n'ai cessé de penser au cours de ces secondes à mon cher et mal nommé « Sud profond » et les gens qui y vivent. D'une certaine façon, j'ai fait un parallèle inconscient de mes sentiments entre les premières scènes que j'ai vues du peuple haïtien dévasté et ce que j'ai vécu à l'occasion des cruelles inondations qui ont recouvert toute la région sucrière, et les deux sont pour moi autant de références quant à mon ignorance d'une culture partagée, d'un peuple si humain et manquant de services.

Les images m'ont permis de connaître davantage la réalité crue et cruelle d'un peuple oublié par la communauté étrangère, un peuple qui pleure des morts qui auraient pu être les nôtres. Et en même temps, je ressens une grande satisfaction parce que justement, en tant que peuple, nous générons une solidarité inimaginable envers le peuple haïtien, une référence unique qui servira pour que les nouvelles générations favorisent une nouvelle façon d'interagir avec le peuple haïtien ; pour qu'il y ait un intérêt commun à en savoir plus sur la culture de ce peuple avec lequel nous partageons non seulement une origine commune mais aussi cette jolie île ; pour que nous développions l'intérêt de communiquer avec eux dans leur langue de la même façon qu'ils le font dans la nôtre, de façon à démonter la terrible idée préconçue selon laquelle ce qui est haïtien est mauvais et noir.